Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 4

Artikel: Déveine
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205695

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Convictions.

Un catholique s'écriait :

Quant aux religions, la mienne
Est la meilleure, c'est un fait.
Un protestant qui l'écoutait
Prétendait que c'était la sienne.
Maint argument fut entendu ;
On discuta si bien l'affaire,
Qu'enfin chacun fut convaincu
Par son éloquent adversaire.
Or, qu'arriva-t-il ? En goûtant
Plus d'une excellente réplique,
Le catholique, au même instant,
Alla se faire protestant,
Et le protestant, catholique.

Les étrennes de la concierge. — Un locataire d'une maison où il y a une concierge avait préparé, enveloppée dans un morceau de papier, une pièce de cent sous pour les étrennes de la pipelette.

On était déjà au 8 janvier et le locataire — fait extraordinaire — n'avait pas réussi à voir la concierge. Plusieurs fois il avait rencontré le mari, mais comme celui-ci ne s'occupe guère du service de la maison, c'était à sa femme en personne que le locataire voulait remettre le petit paquet.

Deux jours s'écoulent encore ; pas de concierge. C'était toujours le mari qui était dans le corridor. Il fallait en finir.

— Monsieur Philippe, voici pour les étrennes de votre femme, je n'ai pas encore eu le plaisir de la rencontrer. Vous voulez bien, n'est-ce pas, vous charger de les lui remettre ?

— Mais, mossieu, comment donc ; c'est la même chose. Je vous remercie beaucoup. (Puis ôtant son bonnet et tendant la main au locataire) : « Comme ça, y ne me reste plus, mossieu, qu'à vous souhaiter la bonne année. »

ON REMIDO DAO DIABLLIO

Napoléion et Bonbon l'iran dou frâré qué demaôravan avoué laû père et mèré.

N'etai pas Napoléion qu'avai traôva la pudra, mâ coumein l'avaî oïu quauquié vilhie racontâ dâi z'istoiré dé la grant'armée, ne dévezavé qué canons, baïonettes, générale et tot lo brelan. Craïo bin qu'on l'avâi batzi « Napoléion » rein que po cein.

Bonbon, lli, l'iré tot lou contraire. L'étai on bocon fémalla, l'iré adé avoué sa mère déso sei gredons et à li raucanâ onna gotta dé café à l'idie aô bin on coucon, qu'on laô dit oreindra dei « navette ».

On hivai que fasai destra fraî, vaitzé noutron Napoléion que fot onna bourraîe à son frarè po lui preindrè sa ludze, et noutron Bonbon que se fot lé quatro fei ein l'ai et que sé rontè onna piauta.

L'a falliu lo rapportâ à l'hotô, lo fourra aô l'hi et allâ querî on maidzo.

Coumein clliaos maidzès ne san pâ peindus à non cliou po atteindré lé pratiqué n'é vegniâ qué lou leindeman.

Tandi ci tein, la piôta avâi gonclliâ et la fièvré étâi veniâtè d'aôtan pie vito que Bonbon étâi on gringalet.

Quand lou maidzo a zaô zu vouaitî et fî rouaîlâ on bocon Bonbon, l'a de à sa mère :

— Il faut couper la fièvre au court, sans cela l tomberait en « engourdie », elle attaquerait le poumon, et votre fils pourrait bien être perdu.

Napoléion, qu'oïessâi ci discoû, chaôté frou tot épouaira et roèlâvé à tzavon.

— Et bin, Napoléion, qu'as-te de, lo maidzo? lai demandâ onna vesena.

— Oh l'a de que si on ne lui copâvé pâ lo cou, l'iré fotu, le tchedrai dein la Lombardie, l'attaquerâ lou Piémont, coumein l'é to solet sara fotu quand mîmo.

Luc a Dzaquié.

Discrétion absolue. — Deux dames françaises étaient allées faire une escapade à Mantes. Elles avaient défendu à leurs domestiques de dire à qui que ce soit où elles étaient.

Le lendemain de leur départ, un monsieur se présente au logis de l'une des dames. La bonne répond que madame est à la campagne.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, m'sieu.

Le visiteur glisse un louis dans la main de la servante. Alors celle-ci, avec un sourire :

— Je ne peux pas dire à m'sieu le nom du pays où se trouve madame ; je ne me le rappelle pas ; mais en tout cas je sais qu'on y fabrique d'excellentes pastilles.

ENTRE MARI ET FEMME

Nous avons publié, il y a deux semaines, une lettre écrite en 1847, par une jeune femme à son mari qui était à l'armée, lors du Sonderbund. En voici une encore, bien amusante. Ces deux lettres sont absolument authentiques, nous dit la personne à l'obligeance de qui nous en devons communication.

Le 20 novembre 1847.

Chère mari,

Mon chère mari s'est avec un grand plaisir que jai parcouru tes cartes. et je suis tellement contente de te savoir en bonne santé nous on va très bien mais je mennuie beaucoup et Emélie demende souvent après toi je lui promêt toujours que tu vien demain elle commence à voir que je langueuse elle pleure des foi elle vien pénible mais lorsque ma main me fesait bien mal depuis Si jusque à Jeudi elle a bien travailler mentenent sa va mieu mais jusque à mentenent jai reprit déjà 2 fois ta lettre et je ne peût pas bien écrire : je voudrai bien que soie deretour Armand va me chercher l'eau et me coupe le boi je ne peût pas trop me plaindre surtoût il est brave il me laisse tranquille sest pourquoi je le suporte encore un peu depuis que tu est parti il ne ma jamais fait mension de rien et il couche à la maison jai pourtant eût une visite noturne, mais je ne sait poin qui sait lundi soir elle n'est point revenue à la charge car je lai ensultée et jai été prendre mon piolon car il chercher à décrocher mon volet de la cuisine si javais pût avoir leur tête il men naurêt rester un présent à t'offrir mais il lon retirée à temps et depuis lor je nai point aperçu l'insposteur on sait une foi pour toute que je ne suit poin coquette et surtoût pas poltronne sest là mes bonne calitér Armand sest bien lever mais une demi heure aprés il courre aux feux quand les autres reviennes aussi je lui ai di le lendemain qu'il été un poltron où une zizelle à lui le *choix* mentenent on va causer un peût claire ment sur nos caraterre avec un mari la femme doit étre soumise jusque *à* un sertain *point* mais sans méchanseter nous ne savont point conaître nos cœur et nous vivons sans nous sonder l'un et l'autre c'est ce que nous avont fait jusque mentenent nos cœur saime tendrement et ne se comprennent point primaux I toi tu est trop séverre ton amour est trop renfermer tu parle trop peût tu te fache trop vite, je vai te raconter se que je comprent et nause te dire de bouche de peurt d'une rebruade où de rester sans reponce? voila je voudrait pouvoir te causer sans crainte et te demander bien des choses que jignore comment faire pour te plaire au jardain je voudrait te demender ton conseille se qui faud métre ici où là comme tu aime le mieu sa me rendrait temps heureuse que tu soie contemps mais nous ne savont point nous comprendre je veût tâcher de expliqué de mon mieu je nause pas aller à toi que comme à ma mère tous lui dire sans crainte, sétait si doux d'avoir un confidant à qui il pardonne et reprime doucement et reponde toujours sans faire la mine, je voudrait tous te dire, te prendre comme une mère douce comme l'agneaux et je te promaît tu serêt toût : mais si je vai te dire quelque chose qui te plaise pas où tu gronde où tu ne donne point sont à ta voix alore je me renferme sur mon cœur je garde tous pour moi et pour éviter des saigne je ment au lieu de parler malgré le tonnère et l'orage qui succède mais je t'aime est jai toujours peur de me révolter je veût te rester soumise et souvent trop puisque pour pas te contrarier je garde tout pour moi au lieu de parler esséons de tous nous dire sans peurt mai je te prend pour un régent lorsque on va à l'école àlore pour point être gronde on cache je ten suplie comprend mon cœur qui taime temps récrit moi s'il vouplet sest mon bonheur que de lire tes lettre adieu chère mari je tembrasse 10000 fois.

Armand te salue beaucoup.

Au revoir.

Déveine. — Lors de la dernière chute de neige, un brave homme, embauché par le service de la voirie, râclait, sans aucun enthousiasme d'ailleurs, la neige qui recouvrait la chaussée.

Un négociant qui, de sa porte, le regardait faire, l'interpelle :

— Hé ! brave homme, quel est votre état ?

— Eh bien, mossieu voit, je suis râcleur de neige.

Alors, le négociant, qui vit tout de suite à qui il avait affaire :

— Ah ! oui. Décidément le temps de cette nuit vous a été bien peu favorable.

Si le propriétaire est d'accord. — Un bon locataire est aussi doux et timide que son propriétaire est pénible et bougon. Il n'ose pas bouger de chez lui de peur de s'attirer quelque observation.

Le pauvre homme a une fille charmante à qui les adorateurs ne manquent pas. L'un d'eux, pour qui la belle enfant a une préférence marquée, se décide à demander sa main au père.

— Mon cher ami, répond ce dernier, pour moi, je ne demande pas mieux, mais je crois que vous ne feriez pas mal de vous informer si la chose convient au propriétaire.

QUESTIONS ET RÉPONSES. — Gage que nous recevrons moins de réponses justes, à cette *énigme*, que nous n'en avons reçues pour la question des prunes. Cherchez, aimables lectrices, et vous aussi chers lecteurs. C'est donc une énigme.

Je donne en dix à deviner
Au plus expert en ce manège,
Un champ qu'on ne peut moissonner,
Que lorsqu'il est couvert de neige.

Prime : Un agenda de poche.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 24, en matinée et en soirée : *Sherlock Holmès*.

Mardi 26, *Phèdre*, avec Mlle Lucie Brille (tournée Zeller).

Jeudi 28 : *L'Ecran brisé*, pièce en 1 acte, de Henry Bordeaux, et *Blanchette*, comédie en 3 actes, de Brieux, nouvelle version de la Comédie française.

Voilà autant de salles combles.

Kursaal. — La première de la revue aura lieu le 5 février ; le titre : *Zep... plein tous les soirs !...* Parmi les artistes, au nombre de trente : MM. Gosset, Flers, Garçon ; Mmes Berthe Hod, Daclay ; les 8 Oxfords Girls, si fêtées l'an dernier.

En attendant, pour cette semaine : Les Bonns, célèbres athlètes ; Flers-Daclay, duettistes ; les sœurs Harringtons, jongleurs américains ; M. Ridon, comique militaire ; Mme Landoza, chanteuse ; au Vitographe, vues superbes, un film sensationnel : « L'escadre anglaise et le Dreadnought au combat naval ».

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.